

*Lettre «Écrit et Savoir» - n°22 - Janvier 2014 -*

*"Du savoir pour rien"*



"Instant de femme" - T. Piras - 2013

D'un savoir pour rien en forme de titre au pouvoir du savoir, tel que l'entendait Michel Foucault, il n'y aurait qu'un pas que le questionnement sur le sexe et la sexualité peuvent nous mener à penser. La vie quotidienne nous mène sur les traces d'une sexualité qui n'en finit pas de s'étaler dans les rues et dans le discours. Cette chair dénudée, offerte à la plus exacerbée latence d'un voyeurisme qui ne se voit plus d'ailleurs comme regardant. Comme toujours ces images pénétraient nos cerveaux dans la plus profonde banalisation de la non-implication objective. Cette société, la nôtre, se complaît dans ce qui se nomme non plus de la luxure ni ne la débauche, mais de l'information, du support publicitaire, du discours. Que celui-ci soit ou non posé dans l'entendement le plus significatif d'un vouloir de sexe. D'ailleurs, il y a, semble-t-il, un certain temps que ces deux expressions semblent se confondre dans un maelström indigeste. Si le sexe est affaire de désir et de corps, de possession, de frustration et de jouissance, la sexualité quant à elle mène la danse d'un discours, d'une véritable science du dit de sexe. La sexualité ne parle pas tant de sexe que de ce qui se fait ou non par le langage.

Ce qui devrait venir immédiatement à la conscience, ou du moins, en serait passible au nom du savoir, c'est justement la thématique de la répression et son cortège d'ajustements, d'adaptations. Ne parle-t-on pas depuis quelques décennies de libération sexuelle, d'oppression des femmes, des homosexuels et transsexuels? Ne nous invite-t-on pas à longueur de magazines ou de livres prétendument spécialisés, à conquérir notre émancipation sexuelle, à entrer toujours plus dans du jouir à tout prix et surtout à n'importe quel prix? D'ailleurs la confession et son obstination à l'aveu du tout sexuel, pourrait être perçue avec une continuité par la psychanalyse, d'une lecture du désir et de la jouissance. Christianisme et psychanalyse nous invitaient à un toujours plus, non pas d'interdit, de répression, mais bien de paroles. Parle et parle encore et toujours de sexe, pour ne pas avoir à se pencher sur la nature du discours, de ce qui fait langage. Dans cet espace-ci, la psychanalyse construit son exception et sa spécificité, par ce fait d'en être du langage, d'en être de l'acheminement à une véritable herméneutique de la vérité. D'un langage qui se dit pour ne rien en dire de ce qui fait sens au savoir et au pouvoir. S'agit-il d'un savoir pour rien que celui qui mènerait à une lecture du pouvoir ? À tout bien considérer toute foi sur ce que serait ou devrait être ce pouvoir pour qu'il puisse faire à acte de savoir. De ce savoir pour rien comme mise en forme, non plus seulement d'une identification du pouvoir, en ce qu'il manifesterait l'adéquation dominants/dominés, mais de cette tentative d'appréhension du fait même de pouvoir. En choisissant une logique par le langage en place d'une logique marxiste ou scientiste, la détermination de la réflexion

va se porter, non plus uniquement sur les faits, mais sur ce qui est dit de ces faits ou à propos de leurs agencements, leurs interactions avec les divers sujets en place de confrontation. Si le sexe fait confrontation à deux corps et ce quelque soit leur identité anatomique, la sexualité fait aspérités aux discours et au non-discours sur ce sexe en érection non manquante à la parole. Tout l'intérêt du travail de Foucault, c'est d'avoir justement posé la nature d'enfermement de ce concept de répressions qui accaparait l'acte de penser du sexe. Posons, ne serait-ce que l'espace d'un temps, celui du questionnement, la question de la répression des actes sexuels - hétéro ou homo - pour considérer, dans le discours même la place du savoir et du pouvoir. Tantôt la force physique ou la référence au pêcher viennent justifier la prérogative de l'homme. Tantôt c'est la menace de la femme, ou plus exactement sa posture d'incontournable à la reproduction de la société, tout comme l'homme d'ailleurs, qui serait induite dans une tentative, sinon d'éviction totale du moins d'encadrement. En terme de sexe, c'est tout autant celui de la femme que de l'homme qui est en cause. Au-delà d'interdits ou de recommandations strictes, c'est toute une volonté, pour les pouvoirs en place de se prémunir de réactions face aux normes instaurées. L'obsession de l'Église face aux débordements de la chair pourrait sembler en contradiction avec l'injonction biblique du croissez et multipliez. L'expansion des sociétés, leur survie après les guerres, les famines ou bien encore les épidémies, comme la peste bubonique qui arrive en Europe en 1347 et décimera au moins 25% de la population, invitent à une insistance marquée sur la pérennité de l'espèce.

Le couple hétérosexuel, l'interdiction de toute mesure contraceptive, l'insistance portée à une copulation génésique tracent les grandes lignes de l'encadrement sexuel des populations du Moyen Âge au début du XXe. Les époux ne pêchent pas quand ils rendent le débitum (ce qui est dû) et répondent à une exigence de l'autre, la société, la reproduction, le maintien de cet équilibre, servir au pouvoir. La contraception, le droit à l'avortement, la dépénalisation de l'homosexualité et l'instauration d'un mariage pour tous ont bousculé les référents de nos sociétés. L'évolution des pratiques sexuelles, et ce qu'elle que soit leur nature s'est modifiée, avec notamment une moins grande prégnance aux orientations génésiques. L'homme et la femme semblent avoir bâti une apparente égalité des sexes. Mais le rapport au désir comble toujours les individus dans les mailles de la jouissance et de la fonction phallique. Répression ou non-répression sexuelle, le savoir pour rien, en ce sens où le débat ne peut que s'obscurcir de ce conflit apparent. Car si la répression existe bel et bien, c'est non plus uniquement sur la place des femmes en générale ou d'une ration au sexe en générale, mais dans une lecture d'un particulier qui fait masse. Comment comparer telle femme de l'aristocratie de jadis, de la haute bourgeoisie d'hier ou d'aujourd'hui et une femme du peuple,

pour peu que ce mot fasse encore discours. Certes les apparences sembleraient nous inviter dans une lecture trop hâtive à une généralisation du fait de répression et de l'affirmation d'une libération. Certes, il fut affirmé avec force prédication que « la Femme obéira à son mari comme au Seigneur » et qu'elle devait dans les choses de la chair faire acte de docilité et de passivité pour ne pas aggraver son état de pécheresse. Si répression demeure, c'est celle qui masque, non la connaissance des jeux sexuels, ou l'acceptation de telle ou telle pratique, mais bien que l'on puisse faire acte de pouvoir, et ce même si les protagonistes semblent en être privé. L'injonction à la confession et surtout après la Contre Réforme, place, non le catholique dans une politique de l'interdit ou même du contrôle des pratiques, mais dans celle d'une prolifération de paroles, sous la forme de l'aveu. Si en apparence, il semble que l'Église cherche à contrôler, c'est peut-être davantage l'injonction au tout dire, comme pour la psychanalyse d'ailleurs, qui se met en place. Par cette place omniprésente donnée à la sexualité, le discours sur les pratiques, c'est tout le rapport au savoir du pouvoir qui se masque et qui fait donc invitation à une herméneutique d'un au-delà du dit. Même le très austère dix-neuvième siècle, avec l'essor d'un capitalisme et d'un monde ouvrier assujetti économiquement, mais aussi au sein d'une identification globale, l'entreprise, le pays, la nation, ne signe pas si simplement une position doctrinale quant au sexe. C'est surtout la bourgeoisie qui s'impose une morale quotidienne et sexuelle, plus qu'elle ne cherche à un contrôle sexuel de son petit peuple de travailleurs. Et si la République des Jules continue d'organiser la distinction des éducations des filles et des garçons, c'est bien plus pour préserver la nature d'un pouvoir celui de la richesse après celui du sang que la seule supériorité du mâle sur la femme.

D'une domination de l'un, choisi dans son identification à l'homme comme instrument de pouvoir sociétal et non plus uniquement sexuel. Si l'homme trouve profit le plus souvent dans une domination de la femme, ce n'est pas tant au nom d'une supériorité d'un sexe sur l'autre, que sur l'illusion, l'hallucination de la possession d'une parcelle de pouvoir. En croyant posséder la femme, il est détourné de toute convoitise à d'autres possessions à laquelle seule une minorité peut prétendre. Sous son toit, comme dans sa cassette, il veut garder ce qu'il pense être son trésor, non son épouse, mais son pauvre rôle de dominant. Enfermant son épouse dans des tâches dites naturelles à sa nature, se verrouillant dans ce rôle d'une virilité hallucinée au complexe de castration, il incarne ce savoir pour rien. Quels que soit son rang, sa puissance, son éducation, l'homme de ce couple manifeste un pouvoir, celui du rien. De ce rien, qui parle ici la langue de l'absence, de cette nécessaire révélation que portera la psychanalyse. Ce couple, ne signe plus alors l'alliance entre un homme, une femme, dans une pérennité sociale normative, mais l'alliance entre le

savoir et l'ignorance. Le pouvoir authentique, s'il en est, serait celui de la révélation, non des actes de sexe, de postures, de pensées impures, de convoitises ou fascinations, mais d'une mise en acte d'un discours du discours. De ces identifications, de la répression, de la libération ou encore de l'émancipation, au-delà des faits et de leurs analyses, c'est de l'étude même des discours qu'il convient d'entreprendre. Quelque soit le pouvoir en place, et quelque soit celui qui chercherait à lui substituer sa propre légitimité, la parole de sexe est toujours présente. Jadis dans la moiteur érotisée du confessionnal, aujourd'hui étalé sur les abris de bus et dans les publicités, le sexe fait recette. De cette recette à la face du pouvoir dominant, celui qui parle pour masquer, celui qui fait invitation à la généralisation du fait de sexe, pour en occulter la réalité du vrai. Les inégalités subsistent dans les relations de sexe, mais pourrait-il en être autrement quand cette énergie qui mène les individus est fondée sur une atrophie de savoir. La psychanalyse a montré le pouvoir de l'inconscient, du désir, de la puissance dévastatrice des affres de la fonction phallique. L'expérience analytique ne fait pas invitation par la libre association, à une parole de sexe, mais bien à un discours de sexualité. À un discours sur ce qui manque, ce qui fait absence au sujet en sexe, le savoir. Non de ce savoir sur les élémentaires du sexe, envies, postures, autorisation ou contrôles, mais de ce savoir sur le discours sexualité. Accomplissant ou non tel ou tel acte sexuel, avec tel ou tel partenaire, de tel ou tel sexe anatomique, le porteur de sexe fait discours de ce couple, savoir et ignorance.

Il s'agit plus pour nous d'une seule lecture sociologique ou anthropologique sur les alliances humaines au sein d'une société qui édicte et érige ses normes pour sa survie et sa pérennité, mais il convient de basculer dans le questionnement sur la nature même du pouvoir. Au-delà de la souffrance des individus, contraints dans leur existence, dans leur choix d'alliance sexuelle, c'est la contrainte elle-même qui est à faire entendre. La scène analytique n'est pas la tribune d'un discours revendicatif, pour l'émancipation des femmes ou des homosexuels, beaucoup de psychanalystes en sont encore très éloignés d'ailleurs. La psychanalyse n'a cessé d'être un discours, une pratique de révélation, du dévoilement de vérité. De cette vérité toujours confrontée et à l'impossible de la certitude et à la certitude de l'impossible comme fait de langage. Dans l'expérience analytique, au rythme des découvertes, des confrontations houleuses, des refus, des surprises, des incompréhensions et des préhensions pas toujours acceptables ou acceptées, il y a de l'être au savoir qui se forge. Dépassant les modèles du couple hétérosexuel à destinée génésique, la psychanalyse doit encore et encore questionner le discours, dans ce qu'il est et ce qu'il n'est pas. Dans une société qui s'offusque des atteintes aux libertés individuelles par la surveillance d'officines de renseignement, elle se livre dans le même temps en pâture à tout exhibitionnisme et voyeurisme dans

le déballage orchestré des réseaux dits sociaux. Dans une société qui revendique ou voudrait revendiquer l'égalité homme/femme, hétérosexuel/homosexuel, c'est la même société qui accepte, la mise à l'écart de certains, tolère ou valide la dictature de l'apparence, la tolérance à la médiocrité du rapport au savoir. Il est des critiques à la psychanalyse qui perdure depuis sa création, c'est celle de l'omniprésence du sexe. Il ne s'agit pas tant de la sexualité infantile, des mécanismes du refoulement, de la prégnance de la jouissance, que de cet acte même de refondation du discours. La psychanalyse et son histoire le montre, à elle aussi été attirée par les sirènes d'une réintégration à des normes de société, aux normes du pouvoir, le non-savoir ou le refus du savoir, tels que les enjeux non de classes, mais de l'être ne peuvent que poser.

Le pouvoir est-il celui d'une caste, possédant les moyens de sa domination, certainement à en voir le capitalisme? Mais le pouvoir n'est-il pas aussi ce qui se nourrit de tous ces abandons du savoir, de ces renoncements à l'acte de penser? Alors ne pourrions-nous pas entendre le savoir de sexe comme un palimpseste du pouvoir? De cette quête à l'audible d'un non audible des paroles du disant à soi, mais en fait pour l'autre. L'autre qui le fait dans ce qu'il est et ne peut pas être, le faiseur de sens de son essence. Quand il s'épanche au cœur de l'expérience analytique, l'individu s'en faisant de l'acheminement au sujet de l'inconscient devient ce qu'il ne pouvait pas être, le discours du savoir.

